

CONTACT DES LANGUES DANS LA LITTÉRATURE CAMEROUNAISE : L'ŒUVRE ROMANESQUE DE CAMILLE NKOATENGA

Contact of Languages in Cameroon Literature: The Novels of Camille Nkoa Atenga as an Example

Gisèle PIEBOP

École Nationale Supérieure des Travaux Publics, Cameroun

Résumé

En tant que langues officielles du Cameroun, le français et l'anglais bénéficient d'un degré élevé de normativisation et de normalisation qui favorise leur imposition dans l'administration, la scolarisation, les médias et tous les autres secteurs publics. Logiquement, les auteurs les adoptent également comme langues d'écriture. Nkoa Atenga fait partie de ces négro-africains qui font du français leur langue d'écriture romanesque. Comment rend-il avec fidélité les réalités spécifiques de la socioculture endogène qui n'existent pas dans le répertoire du français normé ? La présente étude tente de démontrer que le plurilinguisme et bien plus, le contact des langues, constituent des traits singulatifs de l'écriture romanesque camerounaise, et de Camille Nkoa Atenga précisément. L'étude construit son ossature sur une démarche descriptive et contrastive, et au besoin ethnostylistique.

Mots-clés : plurilinguisme, appropriation du français, contact des langues, identité, norme endogène

Abstract

As official languages, French and English are crowned with high degree of normativization and normalization that favor their imposition in administration, education, the media and all other public sectors. Logically, the authors adopted them as written languages as well. Nkoa Atenga is one of those Negro-Africans who make French their language of romantic writing. How does he faithfully portray the specific realities of endogenous socioculture that do not exist in the repertoire of standardized French? The present study attempts to demonstrate that multilingualism and much more language contact are unique features of Cameroon novel writing, and of Camille Nkoa Atenga specifically. The study builds its framework on a descriptive and contrastive approach, and if necessary ethnostylistics.

Keywords: plurilingualism, appropriation of French, languages contact, identity, endogenous standard

INTRODUCTION

Sur le plan littéraire, les langues étrangères s'imposent généralement comme langues d'écriture des auteurs négro-africains. Bien qu'elles ne soient pas leurs langues maternelles, elles sont néanmoins utilisées, afin d'assurer une intercompréhension avec les lecteurs immédiats et d'atteindre un plus grand lectorat, vu l'expansion de ces langues sur l'échiquier international. Les œuvres des auteurs se singularisent très souvent par des traces qui permettent de recouper leurs origines ou alors de mettre en évidence les différentes relations sociolinguistiques qui se tissent entre les langues étrangères d'écriture et celles du terroir. Camille Nkoa Atenga pourrait-il être rangé dans ce sillage ? Quels sont les traits singulatifs de sa littérature ? Quel type de français utilise-t-il dans son œuvre ? Se l'approprie-t-il ? Pourrait-on considérer son œuvre romanesque comme un reflet de l'environnement sociolinguistique qui prévaut au Cameroun ? Si oui, quels rapports entretiennent le français, langue d'écriture de Nkoa Atenga, et les langues endogènes camerounaises ? Pourrait-on entrevoir dans l'écriture de ce dernier une sorte de ludisme ou une mise en scène langagière contribuant à la volonté de l'auteur de s'amuser à déconstruire les normes trop rigides du français afin de mieux traduire les réalités de son terroir ? Cet article entend décrire le plurilinguisme et le contact des langues, tout comme l'appropriation du français dans l'œuvre romanesque de Nkoa Atenga, l'un des auteurs camerounais les plus productifs ces vingt dernières années, qui compte 6 romans à son actif. Pour atteindre cet objectif, l'étude s'appuie sur une démarche descriptive et contrastive (Lafage, 1995) d'une part, et sur une méthode ethnostylistique (Mendo Ze, 2004) d'autre part.

1. VUE PANORAMIQUE DU CONTEXTE SOCIOLINGUISTIQUE CAMEROUNAIS

Répartie sur 37 500 km² de territoire, la population camerounaise est composée de ressortissants de près d'une triple centaine d'unités ethnolinguistiques. Bitja'aKody (2004, p. 505) dénombre exactement 283 langues endogènes camerounaises, tandis qu'*Ethnologue* (2023) en dénombre 273. Ces langues ont pour dénominateur commun, leur abandon par l'État, au profit des langues étrangères dont le français, auquel il accorde toutes sortes d'avantages. (Piebop, 2018, 2019). Les langues substratiques camerounaises connaissent des sorts divers quant à leur vitalité. Ne jouissant pas de puissance politique et de statuts enviables, encore moins de puissance économique et culturelle, ces langues demeurent condamnées à l'état de végétation. Seule la force démographique ou numérique permet encore aux plus téméraires de se maintenir et de contenir, tant bien que mal, les assauts hégémoniques du français d'abord, puis de l'anglais. Ceci justifie pourquoi Bitja'a Kody (2003) demande à l'État du Cameroun d'accorder la priorité à l'émergence et à la survie des langues camerounaises ; ce, d'autant plus que l'émergence « doit être le soubassement de la politique linguistique du Cameroun, et non plus la seule promotion du bilinguisme individuel, social et étatique du français et de l'anglais auquel se cramponne l'État qui en fait son cheval de bataille » Piebop (2014, p. 115).

Dans un environnement qui implique autant de langues, sans compter les autres langues étrangères officiellement insérées dans la scolarisation au Cameroun telles que l'allemand, le chinois, l'italien, le grec, le latin, l'arabe, l'espagnol, etc., il est clair qu'il se noue entre celles-ci des relations complexes que les écrivains littéraires comme Nkoa Atenga chercheront d'une façon ou d'une autre à faire transparaître dans leur langue d'écriture.

2. LES INDICES DU CONTACT DES LANGUES

La cohabitation entre les langues sur un territoire engendre forcément des répercussions sur chacune des langues impliquées dans la cohabitation, du fait des influences réciproques de celles-ci. À l'oral comme à l'écrit, ces influences peuvent se repérer à travers des phénomènes de natures variées qui peuvent être en rapport avec la phonologie, l'intonation, les lexèmes et les morphèmes, les structures phrastiques et discursives, les sens des mots, les typologies génériques, etc. L'examen de cinq romans de Nkoa Atenga : *L'Enfant de la révolte muette (ERM)*, *Betayen, je te hais (BJTH ou Betayen...)*, *Kameroona, le hors-la-loi rebelle (KOR ou Kameroona...)*, *Malinda, l'Amour sur fond de rêve brisé (MAFRB ou Malinda...)* et *Le Sorcier signe et persiste (SSP ou Le Sorcier...)* a servi de prétexte pour la recherche de ces indices témoignant de l'appropriation du français. L'appropriation du français décrit le fait de se rendre possesseur de la langue française, le fait de la dompter pour l'amener à épouser les contours exacts de sa pensée. Dans le corpus, elle se présente sous plusieurs formes.

2.1. L'emprunt linguistique

L'emprunt linguistique, d'après Louis Guilbert (1975, p. 90) « consiste dans l'introduction à l'intérieur d'un système, de segments linguistiques d'une structure phonologique, syntaxique et sémantique conforme à un autre système ». Apprivoisé de la sorte, l'emprunt se révèle être un phénomène linguistique situé au carrefour des langues et des cultures, car il traduit le contact et la compénétration de ces dernières, qui évoluent, se transforment et s'enrichissent ou s'appauvrissent substantiellement (Piebop, 2014, p. 145). Le français d'Afrique en général accueille très souvent des termes africains dénotant des *realia* locales inconnues de la France. Poirier (1995, p. 29) désigne ces emprunts faits aux langues africaines de « stalismes ». Ainsi, les stalismes seraient des emprunts de nécessité opérés par le français, afin de combler des vides métalinguistiques. L'emprunt peut se faire pour plusieurs raisons, autres que la nécessité ; à savoir l'exotisme, le snobisme, le pédantisme, la préciosité, le ludisme, etc. On parle alors d'emprunt de luxe ou de cœur, car le mot emprunté possède déjà un équivalent dans la langue emprunteuse. Ce sont des emprunts idéologiques.

Le corpus d'étude est brodé d'un nombre impressionnant de ces emprunts.

- (1) **A bot bese!** ...n'êtes-vous pas tous témoins ?! (SSP, p. 145)
- (2) Jean-Marie ayant catégoriquement refusé de me laisser partir [...] elles ne rejoignirent leur village respectif qu'après cinq bonnes

- semaines de « **eyaldzia** » ou traduction littérale, bercement. (*ERM*, p. 142)
- (3) Habillé, il décrocha du mur une rustique et robuste « **eyam** ». (*BJTH*, p. 103)

Le xénisme, précisent Dubois *et al.* (2001, p. 512), est « une unité lexicale constituée par un mot de langue étrangère, et désignant la réalité propre à la culture des locuteurs de cette langue ».

De la sorte, le xénisme *a bot bese* provenant du SSP peut être classé dans la catégorie grammaticale des exclamations qui sont assimilées dans certains cas aux interjections et aux onomatopées. Mais le point d'exclamation final vient parfois lever l'équivoque en distinguant l'exclamation de ces deux autres types d'expressions qui décrivent toutes une certaine affectivité. Mendo Zé (1999, p. 222) les considère comme étant « les marques de l'oralité aux connotations très émotives et qui relèvent du système prosodématique contribuant à l'enrichissement ethnostylistique du récit. En plus, ces marques donnent la mesure d'une appropriation du français ». La traduction littérale de l'ewondo de cette exclamation au bas de la page donne : *à tous les hommes !* Ce terme traduit ici un sentiment de peur du locuteur de voir un malheur survenir, car il se trouve dans une concession de sorciers. D'où l'appel à témoin des autres populations.

On observe aussi le xénisme *éyaldzia*. Cette expression est tirée des langues beti et particulièrement de l'eton et par analogie l'ewondo. Et puisque l'auteur sait que tout son lectorat n'est pas seulement betiphone de façon innée ou acquise, il prend la peine de faire suivre cette expression de la paraphrase apposée *traduction littérale, bercement*. En fait, l'*éyaldzia* est une pratique courante au sein de la majeure partie des groupes ethniques du Cameroun. Elle consiste en une période d'assistance post-natale d'une femme, jeune de préférence, qui met au monde un bébé, par les membres de sa famille proche, et surtout sa mère. Dans la mesure où l'on ne retrouve pas l'équivalent exact du terme *eyaldzia* dans la langue française, on peut affirmer qu'il fait partie des emprunts de nécessité. Il est utilisé pour traduire des réalités africaines qui n'existent pas dans la langue française, et qui, en définitive complètent cette langue et l'enrichissent davantage.

Le troisième *item* vient de *Betayen, je te hais* et désigne une ceinture traditionnelle utilisée pour grimper sur des arbres. À cet objet de fabrication exclusivement traditionnelle, l'eton attribue le nom d'*eyam* qui est défini comme étant une : « grande ceinture de liane ovale et à double nœuds opposés permettant de grimper sur des palmiers et de les exploiter sans les abattre ».

L'auteur essaye aussi d'éclairer son lectorat sur la langue ghomala'a :

- (4) Climat qui faisait que chacun, sous le maquis, voyait en son camarade et davantage encore en tout maquisard rencontré ou contacté un **figon** en puissance. (*KOR*, p. 191)

Figon dans cet autre exemple est originaire du ghomala'a. Il se traduit fidèlement par *vendeur du pays* et renvoie au *traître*, au *renégat*, bref au *délateur* comme l'indique la note de bas de page. Il fait partie des emprunts idéologiques, car il désigne une unité linguistique provenant d'une langue A, c'est-à-dire du ghomala'a et insérée dans une autre langue B, c'est-à-dire le français, alors que celle-ci la possède déjà.

(5) Je connaissais évidemment les **bonamikengue** (KOR, p. 169)

Le mot duala mis en exergue, c'est-à-dire *bonamikengue* fait référence à une variété de fourmis très petites, qui adulent les sols sablonneux de la région littorale du pays. Et pour donner plus de détails à leur sujet, il est ajouté en annotation que ces fourmis se distinguent « par leur prédilection à aménager les fourmilières sous les espaces non cimentés des maisons, et surtout leur agressivité légendaire vis-à-vis de l'homme sur la peau duquel la morsure laisse généralement de longs piquants et perceptibles souvenirs ». (KOR, p. 169).

En dehors de *bonamikengue* on peut aussi relever *miondo* contenu dans l'exemple suivant comme vocable appartenant à la langue duala.

(6) Sans oublier l'inventaire des plats à cuisiner soi-même plus tard ou à emporter et que constituaient gibier débité ou non, viande de bœuf ou de porc, **miondos**, prunes... et autres maïs crus. (KOR, p. 100)

Il n'y aurait pas de Camerounais véritable qui méconnaîtrait les délices d'un plat de *ndolè* ou de poisson à la braise accompagné de *miondos* surtout, ni même les origines de ce mets. Mais étant donné que le lectorat n'est pas que camerounais, mais très diversifié, l'auteur trouve nécessaire de s'assurer des pré-requis à la compréhension globale de l'œuvre ; et ce, en expliquant que le « *miondo* est une spécialité culinaire de la côte camerounaise faite de pâte de manioc finement enroulée dans des feuilles spéciales et que l'on consomme après cuisson avec de préférence du poisson ou des légumes » (KOR, p. 100).

(7) Je vous prie de bien vouloir les suivre par le menu. **Meyega**. (KOR, p. 187)

Meyega peut se traduire par *je vous salue*. Ce mot est prononcé par le Lieutenant Mallet qui, grâce à ses prouesses lors de la capture des maquisards, a été surnommé par ces deniers *kana* (KOR, p. 187), autre terme bassa qui signifie littéralement le *Blanc*.

Outre les xénismes, les pérégrinismes, sont aussi repérables dans le corpus.

Le pérégrinisme tire son essence du terme latin *pelegrinus*, qui signifie *pèlerin*, *voyageur*. Il désigne des mots à usage ponctuel dans le discours. C'est un terme pourtant étranger, mais qui tend à s'installer durablement au moyen de l'une des variétés nationales (Bague, 1998, p. 33). En d'autres termes,

ces mots sont presque intégrés dans le système linguistique, et peuvent être expliqués ou pas, sans qu'il y ait ambiguïté dans la compréhension du texte. En contexte, il s'agit des anthroponymes, des toponymes, des hydronymes, et même des ethnonymes..., supportés par la structure de l'onomastique dans la mesure où ils sont à la fois termes étrangers sans référent, objet d'usage ponctuel et individuel, fruit d'interférences et porteurs de sens construits, travaillés par l'auteur. Ils ont la particularité de renseigner sur la socioculture spécifique de l'auteur, et par ricochet celle de la région à travers une onomastique indicative.

- (8) Ce sera **Sakonlo**... leur avait-il [leur père] tout tranquillement lancé [...] (SSP, p. 39)
- (9) Au deuxième champ du coq et peu après qu'il eut fermé les paupières de son petit frère [...], oui **Kongolingon** lui-même est monté au créneau. (SSP, p. 12)
- (10) Et toi, et toi donc **Minsomba** [...] ? (KOR, p. 81)

Les deux premiers anthroponymes peuvent être considérés comme des noms mystérieux. Ils sont affiliés à des circonstances particulières qui amènent à réfléchir. Ces noms sont tout aussi mystérieux que les personnages qui les revêtent, ainsi que les personnalités fort controversées qu'ils incarnent dans leur société. Ce sont les noms des deux frères sorciers de l'œuvre, dont l'aîné Kongolingon et le cadet Sakonlo. Les noms de ces deux frères sont d'autant plus étranges qu'ils suscitent des interrogations et laissent les interactants de l'œuvre perplexes.

Minsomba est quant à lui un nom originaire de l'ethnie bassa. Ce nom est porté par un des nombreux hors-la-loi qui vivent dans les forêts et signifie en langue bassa *la ruse*.

Le texte d'appui évoque aussi plusieurs lieux localisables tels Melen, Mokolo, Ngok-Ekele, Nkololun et Ngoulmekong.

- (11) Ainsi ont été conçus et réalisés les marchés de [...] **Melen** et **Mokolo** [...] (BJTH, p. 34)
- (12) Masa (Monsieur) Pierre comme tout le monde se contentait [...] de l'appeler au quartier **Nkol-olun**. (KOR, p. 102)
- (13) Nous remontâmes l'appendice de l'avenue de la réunification pour nous retrouver sur le vaste plateau Atemengue, appelé plus communément **Ngok-Ekele**, le rocher suspendu. (ERM, p. 19)
- (14) Avec qui t'entretiens-tu là-bas, toi le vieux sorcier de **Ngoulmekong** ? (SSP, p. 200)

Melen et *Mokolo* sont deux quartiers de la ville de Yaoundé, capitale politique du Cameroun. *Melen* est un nom lié à la végétation. C'est le pluriel de *allen* qui en ewondo, désigne le palmier à huile.

Mokolo est, quant à lui, lié aux activités économiques et renvoie aussi à un lieu-source bien précis. Ce nom est né dans un contexte assez litigieux. Dans les années 1930-1932 les populations autochtones de ces endroits furent recasées à Messa. Boudant ce déplacement forcé, ces délogés estimèrent que c'était un calvaire car l'endroit du délogement était très éloigné, comme la distance menant à Mokolo, une ville de l'Extrême-Nord.

L'ethnostylème *Nkol-olun* que présente *KOR* désigne un quartier pauvre et malfamé, situé dans la partie est de la ville de Douala, capitale économique du Cameroun. *Nkol-olun* signifie en ewondo *contrée du désespoir, contrée de détresse, contrée de révolte* en même temps.

Ngok-Ekélé désigne un quartier repérable dans la ville de Yaoundé, caractérisé par une intense activité intellectuelle, puisqu'on retrouve juste en face de l'Assemblée Nationale, le Lycée Général Leclerc, le Lycée de Ngoa-Ekelle, l'École Militaire Interarmes (EMIA), l'Université de Yaoundé I, etc. De l'ewondo *Ngok* (pierre) et *Ekélé* (suspendue), Ngok-Ekélé ou Ngoa-Ekelle, signifie littéralement *pierre suspendue* à cause de sa physionomie très accidentée.

Le toponyme *Ngoulmekong* renvoie à un lieu-source situé à cinquante kilomètres à l'ouest de la capitale politique du Cameroun, Yaoundé. Il est formé de *ngoul* – qui signifie *la force, le pouvoir* – et *mekong* qui est le pluriel de *kong* et qui signifie *les lances*. Ce qui donne prosaïquement, *la force des lances*. Les lances qui, jointes à la force des ancêtres farouchement déterminés, ont, selon les réalités de l'histoire, permis d'arracher les terres de cette localité à d'autres tribus dont celle bassa en premier, et de maintenir dissuasivement ces dernières au-delà de la grande rivière Lobo qui fait désormais office de frontière naturelle. Cette autre appellation tire visiblement ses origines des exploits guerriers et ancestraux du peuple camerounais.

La toponymie *nkoatangiste* tient surtout d'un souci de restitution fidèle des localités du Cameroun, et même d'ailleurs. Cela peut traduire une volonté de l'auteur de révéler les nombreuses relations que le Cameroun a toujours entretenues avec ses habitants.

On peut également observer que cette toponymie locale ne se limite pas au cadre de l'action, car elle fait également une peinture véridique du mode de vie ou des occupations quotidiennes dans ces espaces-lieux. Il apparaît alors que les toponymes tout comme les anthroponymes sont des facteurs d'intégration sociale et remplissent une mission importante dans la compréhension de la socio-culture camerounaise en général. L'auteur ne manque d'ailleurs pas de le notifier à son tour, lorsqu'il précise que même si dans l'aire beti et dans le pays tout entier on peut retrouver, ce qui est assez rare, des lieux sans noms apparents, il reste que ces lieux sont :

toujours porteurs des noms extraits d'une toponymie qui, du plus profond des temps, s'inscrit indélébile dans le droit fil de l'une des convictions les plus communément partagées par l'intelligence

divergente des « anciens » : « écrire » et perpétuer oralement à travers les temps l'histoire dans les moments les plus significatifs du déroulement de la vie des sociétés, des tribus, des clans et même des familles. (*SSP*, p. 10)

Et ce dessein est loin de s'arrêter à ce niveau, puisqu'il est perpétué par les ethnonymes.

- (15) Vous venez de le souligner fort opportunément, je suis un **beti**. (*ERM*, p. 125)
- (16) Et comme brutalement rappelée à la vie [...] Biloa, des deux mains se caressa par petite touches légères le ventre ovale dans lequel l'enfant qu'elle allait bientôt donner **Esele**, celle de son mari, s'était soudain mis à donner des petits coups saccadés [...] (*BJTH*, p. 14)
- (17) L'instituteur-catéchiste parti en 1928 de son terroir natal des **Bene** avec catéchisme, femme et progéniture. (*SSP*, p. 51)
- (18) En effet, mon père, ressortissant de [la tribu] **Nyokon** de Makéné, et de mère **Bassa** lui-même avait épousé en justes et amoureuses noces une **Bamiléké** née. (*KOR*, p. 124)

L'ethnie beti signalée dans *ERM* est l'une des grandes familles ethno-linguistiques et culturelles du Cameroun. Elle est bantouphone essentiellement. On localise aussi ces bantous dans les pays limitrophes tels que la République centrafricaine, la Guinée équatoriale, le Congo Brazzaville, la République démocratique du Congo, le Gabon où ils sont réunis sous l'appellation beti fang.

L'ethnie *Bene* constitue, elle aussi, l'un des sous-groupes ethniques beti les plus grands et se localise principalement autour de la région de Mbalmayo de part et d'autre du fleuve Nyong.

La dernière illustration est le prototype d'un véritable enchevêtrement linguistique et ethnique dans *Kameroon*. Il apparaît que l'héroïne a des origines nyokon (région du Centre), bassa (région du Littoral) et bamiléké (région de l'Ouest).

On constate qu'au-delà des traits caractéristiques du personnage ou des lieux qu'ils désignent, les noms propres exploités dans l'œuvre sont une mimesis de la cosmogonie et du microcosme camerounais. Et si tel est le cas, c'est que Nkoa Atenga voudrait dresser pour son lectorat, un tableau des réalités de cette aire géo-socio-culturelle. À travers l'usage certes régulier mais ponctuel de ces termes à connotation socioculturelle, on peut confirmer la relation verticale qu'entretiennent le français et les langues locales.

Les pérégrinismes ou emprunts voyageurs, en phase intermédiaire du processus d'installation dans une langue, trouvent leur prolongement dans ceux qui sont déjà en fin de parcours, qui constituent par conséquent des emprunts au sens plein du terme (Louis Guilbert, 1975, p. 95).

- (19) Avait-il besoin de tout ce **long djoss** pour cela ? (SSP, p. 180)
- (20) Le sous-officier disparut dans l'anonymat de ce **patchwork** de tribus et de peuples où personnes apparemment ne s'intéressait à personne, où tout le monde adhéraient jalousement à la vertueuse philosophie du **paddle your own canoe** célèbre aux habitants des grandes agglomérations-fourmis. (KOR, p. 119)
- (21) Et **last but not the least**, il y a cette règle non écrite mais qui constituait cependant le véritable sésame du domaine résidentiel... (SSP, p. 83)

Dans la première illustration, le terme *long djoss* est l'un des anglicismes prêtés au sociolecte dénommé camfranglais, mboa ou CFA. Il traduit le fait de bavarder. Ce terme possède des équivalents en français, à l'instar de *verbiage*, *élucubration*. Un tel emprunt idéologique est synonyme de pédantisme en ce sens que ce locuteur français voudrait à tout prix montrer, bien que ce soit de manière latente, qu'il a des connaissances de l'anglais et du mboa qui apparaît à ce moment comme étant une langue supérieure aux yeux de ses co-locuteurs.

Pour ce qui est de *patchwork*, c'est un mot composé. Dans le présent contexte, il est employé en connotation, et renvoie à un ensemble hétérogène et diversifié de tribus et de peuples du Cameroun. Quant à *paddle your own canoe*, c'est une expression idiomatique anglaise qui renvoie à *s'occuper de ses oignons* au lieu de fouiner dans les affaires des autres.

En relation enfin avec *last but not the least* tiré de SSP, c'est également une expression toute faite qui dénote la préférence de l'auteur pour la version anglaise. Elle sert à relever l'importance d'un élément ou d'une chose, malgré son apparition en dernière position ou en queue de liste. Elle signifie : *enfin mais pas des moindres*.

- (22) Elle [Lou] nota aussi, la petite futée, que la forme était dans cette familiarité habituelle le matin, une manière de **mea culpa** pour ce devoir quotidien non accompli, comme le lui avait toujours recommandé sa maman. (BJTH, p. 31)

Maxima mea culpa signifie contextuellement *faire son auto-critique*, exprimer sa culpabilité ou sa désolation lorsqu'on se sent coupable d'un fait.

- (23) En sorte que chacun de nous affichait naturellement, de manière tout à fait mécanique et comme un robot parfaitement réglé, un comportement d'**heimatlos** [...] (KOR, p. 41)

Heimatlos vient de l'allemand et signifie *quelqu'un qui n'a pas de nationalité, d'origine, de pays*. Ce terme désigne ici la situation des maquisards qui, par le fait d'avoir opté pour le maquis avaient officiellement perdu leur nationalité camerounaise.

De ces analyses, on constate que tous les éléments constitutifs d'une langue sont susceptibles d'être empruntés. Les xénismes et les pérégrinismes viennent en général des langues du terroir. Tandis que les emprunts de sens plein proviennent plus de l'anglais. Ce qui est compréhensible, car l'anglais étant l'un des superstrats linguistiques du pays, l'auteur suppose que la plupart des lecteurs l'ont acquis au cours de leur scolarisation et sont régulièrement en contact avec cette langue, étant donné son essor sur le plan social et international. Par conséquent, il ne trouve aucune nécessité d'opérer des épínglages linguistiques comme il le fait avec les termes venant d'autres langues camerounaises.

2. 2. L'alternance codique

Le phénomène d'emprunt linguistique engendre automatiquement d'autres phénomènes, parmi lesquels l'alternance de codes. Gumperz (1986, p. 57) affirme que l'alternance de codes intervient avec la « juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes différents. » Il est à noter que l'alternance codique se distancie de l'emprunt linguistique en ceci que contrairement à l'emprunt qui n'a pas besoin de connaître le fonctionnement et les lieux communs des langues emprunteuses et prêteuses dans les détails afin de mieux accommoder les termes étrangers, leurs usages nécessitent une connaissance de ces composantes (Bretegnier, 2002, p. 129). Le corpus présente des constructions sur ce modèle.

(24) **Ewo!... Bivo...**

[...] le généreux pasteur [...] avait de la peine à imposer le silence.

(SSP, p. 179)

(25) Les maquisards !...

I don bad! (KOR, p. 112)

L'expression *Ewo! ...Bivo* est utilisée par le pasteur pour dire *silence... , gardez silence, calmez-vous* à l'assistance devenue bruyante. La phrase suivante continue normalement en français, sans tenir compte de celle en ewondo.

Dans l'exemple suivant, *Les maquisards !* est français et *I don bad!* appartient au pidgin-english, langue hybride populaire et véhiculaire au Cameroun. Les deux segments traduisent un sentiment de panique, de détresse, d'angoisse face à l'embuscade tendue par les maquisards et dans laquelle est tombée l'héroïne. Elle peut se traduire par : *ça va mal, sauve qui peut*.

Outre l'alternance de codes, le mélange de codes est aussi représentatif dans le corpus.

(26) Notamment avec la publication et la vulgarisation plutôt boudée dans les allées du pouvoir de son fameux titre **Hikidjamligwengen** (KOR, p. 153).

Le titre de la chanson *hiki djamle gwe ngen* du musicien Jean Bikoko Aladin qui est mis en exergue ici est tiré de *Kameroona*, et est une expression qui

veut dire en langue bassa que *toute chose a un temps ou une fin*. Cette expression bassa est mise dans le même contexte que les autres syntagmes de la phrase qui, eux, se répertorient plutôt dans le système linguistique français.

- (27) Le « **ngbel** » était un sujet qu'on ne pouvait pas évoquer sans avoir le sentiment et même la certitude de dessiner le diable sur le mur de sa propre chambre, avec la chair de poule jusqu'aux ongles (*ERM*, p. 69).

Le mot *ngbel* qui est tiré de l'éton, s'insère dans la langue française sans crier gare. Au point où on le croirait déjà naturalisé. Il décrit les manifestations nocturnes d'une sorcellerie plus ou moins perceptible, à laquelle ne se livrent, et ne perçoivent vraiment, que quelques rares initiés redoutés et redoutables. Le mélange de codes est créé ici par l'intrusion du mot *ngbel* qui se retrouve avec les autres mots français dans la même phrase.

- (28) **Menzang Ayo**... commanda-t-il immédiatement [...] (*SSP*, p. 168).

Menzang Ayo est une intimation donnée par Sakonlo à ses balafonistes qui signifie en français *montez la tonalité du son, redoublez d'ardeur*. Elle est insérée dans un énoncé en français.

On le voit, le phénomène linguistique d'alternance codique alimente abondamment le contact des langues dans l'œuvre. Il est motivé en général par des facteurs aussi bien psycholinguistiques que sociaux et discursifs.

Par ces emplois, l'auteur peut vouloir repousser les frontières de l'insécurité linguistique, en empruntant à des langues autres que le français, afin d'essayer de se faire comprendre et de faire comprendre la diversité socioculturelle du Cameroun à sa diversité de lectorat. Ainsi, la langue de Nkoa Atenga témoigne d'un réalisme linguistique qui trouve son fondement dans la mise en évidence d'un degré élevé d'hétérolinguisme que Grutman (1997) appréhende comme la présence ou l'apparition dans un texte littéraire de mots, syntagmes ou tout autre indice dévoilant la présence d'autres langues différentes de celles de l'écriture d'un auteur.

2.3. Les calques

Les calques sont des transferts partiels de systèmes linguistiques. Le calque se rapproche de l'emprunt en ceci qu'il est un procédé d'enrichissement par contact, utilisé par les langues naturelles pour combler les lacunes dans leur système propre essentiellement lexical, ou pour assouplir son maniement. Mais il s'en éloigne également parce que contrairement à l'emprunt qui implique un transfert total du signifié et du signifiant étrangers qui sont conservés, le calque n'opère qu'un transfert partiel, ne retenant que le signifié de l'élément étranger, au détriment du signifiant qui, lui, est rejeté. En substance, la graphie du mot ou de l'expression calquée subit une altération, afin d'obéir à la morphologie de la langue cible, alors que le

sens est en principe conservé. Ce qui est logique en contexte africain, et partant camerounais dans lequel se situe le corpus. En effet, les modes de vie, les coutumes, les façons de penser, de raisonner, de parler ou d'agir ; toutes ces réalités socioculturelles du monde non seulement beti, mais aussi bamiléké, bassa, douala... impliquant une vision du monde différente de celle des Français natifs, sont justement transposées dans ce français par le biais de la traduction. De manière simplifiée, le calque correspond à un transfert partiel d'un mot ou expression des langues camerounaises au français. Ce qui ne manque pas d'entraîner des particularités phraséologiques, signe que l'auteur s'approprie le français. On pourrait les identifier dans le corpus à travers leurs formes lexicales et syntaxiques.

2.3.1. Les calques lexicaux

Les calques lexicaux ou de syntagme ressortissent plus au lexique qu'aux autres branches de la grammaire française. Ils reposent sur des syntagmes. Le syntagme s'applique dans ce contexte à des combinaisons de deux ou plusieurs mots, qui, pris isolément, sont parfaitement français de forme et de sens, mais considérés dans leur globalité, constituent une transposition de certaines langues en français (Éfoua Zengue, 1980, p. 88). Le calque de syntagme s'étend sur une unité phrastique qui, elle-même, est constituée de plusieurs autres syntagmes. Ci-dessous sont répertoriées quelques séquences renfermant ce type de calque.

- (29) Dans deux ans, c'est-à-dire avant 25 ans claironnées, Mama allait **devenir quelqu'un** – un de plus – sur qui la famille, le clan et la tribu pourraient avec certitude s'appuyer. (*BJTH*, p. 20)
- (30) **M'étant ainsi exprimée, puis-je rester debout dehors ?** (*SSP*, p. 119).
- (31) Non pas tant pour **casser le sucre sur le dos de Ngo Soha** [...] mais bien plus pour se moquer de lui-même. (*SSP*, p. 34).

L'expression *devenir quelqu'un* tiré de *Betayen* signifie en contexte camerounais, devenir une personne riche, importante et respecté dans la société.

La traduction littérale « *m'étant ainsi exprimée, puis-je rester debout dehors ?* » vient de la tournure oratoire locale : *Nge me kol nala de mekan a ntsen?* C'est une formule conclusive très célèbre lors des palabres et autres cérémonies mettant à contribution l'éloquence oratoire ; et sert à solliciter une sentence positive de l'auditoire après une plaidoirie.

L'expression *casser le sucre sur le dos de quelqu'un*, tirée de l'ewondo *a bug nkog mvus dié ou a bug nkog mvus mote* ou encore de l'eton *vo'onko a mvus mote* ne se comprendrait jamais par un Français natif n'ayant jamais côtoyé les français régionaux d'Afrique et d'ailleurs. *Casser le sucre sur le dos de quelqu'un* revient d'abord à *se payer la tête de cette personne*, puis à *tirer profit de cette personne à son insu*.

Dans la mesure où toute écriture est marquée, que ce soit dans le temps et ou dans l'espace, il devient normal que l'on retrouve les traces de ce marquage dans le style de l'auteur. Dans le cas précis de cette section, ce sont ses origines camerounaises que l'auteur laisse transparaître lors de son contact avec le français ; ceci à travers des ethnostylèmes puisés dans cette aire culturelle qu'il transpose dans la langue française. Pour mieux traduire ces notions, l'auteur les utilise dans leurs structures d'origine, mais sans les adapter à la grammaire de la langue d'arrivée qu'est le français.

2.3.2. Les calques syntaxiques

Contrairement aux calques locutionnels ou lexicaux qui impliquent le lexique, les calques de syntaxe ou encore calques d'expression transposent plutôt la structure syntaxique d'une langue dans une autre. Le calque syntaxique affecte l'organisation phrastique des divers constituants d'un énoncé et l'usage spécifique que l'auteur fait de la langue cible. Il le fait dans le souci de respecter les structures grammaticales de sa langue maternelle ou ses langues locales, « de même que les charges morphosémantiques qui les accompagnent » (Piebop, 2006, p. 45). Ces types de calque « se manifestent par l'importation des structures des langues africaines en français dans une opération de traduction qui colle au texte de départ » Lipou (2001, p. 127). En voici quelques exemples :

- (32) **La tortue attendait... patience faite de chair... des lettres à elle destinées... s'entassaient en monceaux...** (ERM, p. 253)
- (33) **Le feu dormait sous la cendre légère.** (BJTH, p. 45)
- (34) Plus, elle **se pleure elle-même**, comme cela se dit ici. (SSP, p. 92)

Le premier exemple présente curieusement le verbe *attendait* en emploi intransitif. Les images de la tortue et des lettres décrivent la longueur, voire la monotonie du temps qui *amoncelle* résolument les jours. Les locuteurs camerounais habitués aux contes font rapidement le lien avec l'extrait ewondo originel : *Kulua n'toa, n'toa, n'toa... A n'toa n'toa... Bekalarabidza'a... Bezanyekoé*. Et en effet, l'héroïne utilise cette tournure en rapprochement avec son foyer où le temps s'écoule au fil des jours.

Le calque contenu dans *Betayen* personnifie le feu qui dort. Cette allégorie est utilisée par l'auteur pour bien décrire l'atmosphère de tension qui règne dans le foyer polygame d'Ola Bella et où le moindre geste est interprété de façon hyperbolisée et où tel un feu sous la cendre, le moindre malentendu peut causer des dégâts irréparables.

L'extrait suivant présente le verbe *pleurer* qui aurait dû être en emploi soit intransitif, soit transitif. Contrairement à cela, le texte offre plutôt à voir ce verbe précédé du pronom personnel réfléchi *se*, indice de sa pronominalisation. Un Africain n'a pas besoin de schéma pour comprendre que ce syntagme verbal vient tout droit des structures des langues maternelles et précisément bété a

yondié/a yonnyémen qui l'utilisent pour traduire l'expression française *pleurer son propre sort*.

À travers ces calques, s'affirment clairement l'influence des substrats des langues maternelles du terroir de l'auteur sur le français. Celle-ci suit un cheminement psycho-linguistique, car « la structure des langues locales se répercute forcément sur le français à cause d'une superposition des structures [des langues maternelles] et du français. Ce phénomène passe par le processus cognitif des locuteurs [natifs] qui réfléchissent d'abord en leur langue et qui reproduisent ensuite le résultat en français ». (L. M. Ongué Essono, 2003, p. 64). Cette autre forme d'hétérogénéité linguistique aux travers de la camerounisation du français traduit en quelque sorte l'insécurité linguistique d'un auteur francophone soucieux de rendre avec exactitude les réalités de son milieu d'origine. De la sorte, aussi bien le ludisme que le réalisme linguistique de Nkoa Atenga apparaissent comme des astuces lui permettant de contourner l'insécurité linguistique causée par l'inaptitude de la langue française d'écriture à traduire les méandres de sa pensée.

2.4. Les proverbes

Le proverbe, rappelle Amossy (2000, p. 108), « se définit par son indexation à une sagesse populaire et par sa forme figée. » Tout comme la maxime, le proverbe est une variante de la sentence qui, elle, relève de l'opinion partagée. Tous deux sont les lieux d'inscription de la parole africaine et ressortissent aux genres mineurs aussi bien avec leur structure et leur rhétorique qu'avec leur caractéristique de *subjectivité objectivée*. Mais les proverbes se singularisent par leur appartenance à un code culturel. C'est pourquoi Nietzsche (1990, p. 631) pense qu'elles sont « des tournures, des saillies, des sentences où toute une civilisation se cristallise soudain en quelques mots ». On peut donc les considérer comme un ensemble d'adages qui rendent la praxis sociale et les valeurs morales d'une aire culturelle donnée. En d'autres termes, elles représentent une instance collective.

En outre, les proverbes sont des stratégies argumentatives qui s'inscrivent dans l'optique d'un effort cognitif, dans la mesure où ils persuadent de façon implicite au moyen d'objets, d'êtres, d'animaux... qui, somme toute, n'entretiennent que des rapports médiats avec le réel. L'examen du corpus permet d'en identifier un nombre important.

- (35) Elle [Lou] comprenait de plus en plus la petite, que la vie, celle de la femme en particulier, doit être [...] l'habitude de **casser soi-même l'os pour jouir de la moelle**. (*BJTH*, p. 39)
- (36) Mon grand-père, [...] insistait souvent avec agacement sur une évidence [...] : **Les mouches** disait-il le ton moralisateur, **repaissent dans la douleur de la plaie**. (*KOR*, p. 59)
- (37) **Si tu ne crains rien, crains par contre l'homme**. C'est un proverbe bien de chez nous. (*ERM*, p. 11)

- (38) Ce que la sagesse beti formule dans [...] « **Rien de plus normal, rien de plus conseillé pour l'individu que de répandre l'humus de son pied de macabo avant tout autre.** » (SSP, p. 36)

Le premier proverbe vient de *Betayen*. L'expression *casser l'os* renvoie au culte de l'effort, tandis que *la moelle* fait référence à la récompense. Il s'agit d'une métaphore rapprochant la vie de Lou à un os dur. Elle doit personnellement déployer des efforts pour casser l'os, si elle veut en consommer la délicieuse moelle. En clair, l'auteur signifie à la camerounaise, la prise de conscience par Lou du fait que la vie est un combat et une renonciation à la facilité.

La sentence suivante se sert des mouches, réalités immédiates du Cameroun pour décrire le manichéisme existentiel signalé par les mouches qui repaissent au détriment des plaies qu'elles contaminent de microbes et rendent douloureuses. On y voit la coexistence du bien et du mal sur la terre où le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Le proverbe contenu dans le SSP utilise des images végétale (macabo) et rocheuse (humus) pour faire référence à l'égoïsme qui gouverne les actes des humains. La démonstration en est faite avec Bessiga, qui se réjouit du mariage de sa demi-sœur Kenba, uniquement parce qu'il va utiliser la dot de celle-ci pour financer son propre mariage. Pour soulager sa conscience d'un projet aussi ignoble, il essaye de se convaincre du fait que privilégier ses intérêts en mettant d'abord l'humus sur ses propres plants de macabo, participe plutôt de la charité bien ordonnée.

Bien qu'apparaissant en français, les proverbes du corpus, sont plutôt au service de la culture camerounaise. Ce qui rejoint l'idée de contact linguistique et culturel mis en exergue dans ce travail. En principe, au creux de ces énoncés sentencieux à portée culturelle, se lovent des discours d'autorité provenant du terroir camerounais, qui constitue un mode d'appropriation du français très productif.

2.5. Les épopées et les légendes contées

Dili Palaï (2005, p. 235-236) explique que « l'épopée s'inspire de la légende et reconstruit l'histoire d'un peuple en la revêtant du sceau du merveilleux, en mettant en relief, de manière hyperbolique les gloires du héros qui détermine la vie d'une ethnie, d'un clan, d'une famille ». Ainsi, l'épopée est d'abord un conte, c'est-à-dire un récit d'aventures réelles ou imaginaires élaboré et raconté dans le but de distraire, et parfois d'instruire, à la différence qu'elle s'étend et se combine à la légende par son caractère merveilleux. Elle s'en distancie aussi dans la mesure où elle se préoccupe plus de la facette valorisante des choses, des idées, et surtout des êtres dans la société.

Le principal exemple mentionné dans le corpus est l'épopée de Ndzan'nga Zoa aujourd'hui passée dans la postérité par les virtuoses de l'instrument de musique très prisé par les conteurs du grand groupe beti fang qu'est le mvet. Elle est racontée par Yakop, le conteur et joueur de mvet incontesté et adulé du village pendant la cérémonie sur serment de fidélité de Bella.

- (39) Nomo, t'arrachera-t-on cet héritage que je te confie ?
Nomo répondit que non...
Le Blanc te demande-t-il dix hommes ? Donne-lui cinq... [...]
Nomo, te trompera-t-on demain après moi ?
Que non répondit Nomo... (SSP, p. 108)

Tel que le montre ce texte beti traduit en français, l'épopée représente en quelque sorte le héros, le modèle, celui que l'on devrait suivre si l'on veut réussir dans une entreprise. Son parcours est parsemé d'embûches extraordinairement immondes et dangereuses. Mais la force et les pouvoirs parfois au-dessus du naturel l'aident à braver toutes ces situations difficiles. L'épopée apparaît alors comme un conseil, une exhortation à l'abnégation, à la confiance en soi et au courage, comme montre la suite de l'extrait précédent :

- (40) Nomo, un homme, un vrai homme se méfie toujours de la femme
m'entends-tu ? [...]
Sois courageux... l'homme compte avant tout sur lui-même. Sois
courageux... (SSP, p. 108)

L'épopée apparaît également dans *le Sorcier signe et persiste* pour rasséréner les personnes en difficulté. Ainsi en est-il de Sakonlo qui est dans l'angoisse après que son oncle lui a interdit de défier le Blanc, et qui décide de revisiter les hauts faits de ses aïeux afin de s'appuyer sur leurs pouvoirs et bénédictions pour reprendre confiance en lui :

- (41) Mvondo Ebode Mala, c'est vrai devenait invisible, face à tout
danger mortel inévitable ... [...] (SSP, p. 23)
- (42) Onana Mvondo, mon père, n'avait-il pas laissé intacte sa réputation
d'homme sur qui personne que son seul père n'osait jamais lever
la main voire même le petit doigt, de peur de recevoir en contre-
point immédiat et de nulle part la même volée de bois vert, la
propre monnaie de sa pièce ? (SSP, p. 24)

Il fait ainsi la synthèse des faits qui sont reconnus par tous, sinon par la majorité comme étant les plus épiques de sa lignée, et tire légitimement gloire des exploits de ses héros. Ce qui le résout finalement à jouer le rôle de gardien de la tradition eton, que les Blancs et certains des siens l'ont empêché depuis longtemps de jouer. On observe dans ces ethnostylèmes pourtant rédigés en français, une prééminence de l'oralité dans la transmission du savoir ancestral reposant sur des savoirs partagés ou consensuels, tout comme dans les généalogies.

2.6. Les généalogies

La généalogie peut avoir comme acception la science qui a pour objet la recherche des filiations. Autrement dit, c'est la science qui étudie « l'histoire des origines et le développement des individus groupés en familles »

(*Encyclopaedia Universalis*, 1996). Qu'il s'agisse de la filiation ou de la parenté, cette science se charge de les passer au peigne fin, dans le dessein d'en faire ressortir les moindres détails. Dans certains cas précis, elle permet de comprendre le caractère des personnages avec pour objectif principal de construire des tables d'ascendance, de descendance ou de parenté d'un ou de plusieurs individus.

Les généalogies du corpus présentent des ethnostylèmes camerounais qui se mélangent au système d'écriture français et le bousculent, afin de se faire une place. L'auteur camerounais qui fait du français une co-propriété, exprime sa culture dans sa langue d'apprentissage, d'où l'idée de contact linguistique. Quelques illustrations :

(43) [...] Qu'ils arrivent... Qu'ils affluent de partout... De toutes les tribus descendantes d'Ebode, d'Onana, de Mvondo...

Qu'ils arrivent... Qu'ils affluent de toutes les tribus auxquelles parviendra cet appel de tam-tam...

Qu'ils arrivent de partout, hommes, femmes...

Sakonlo Onana... fils d'Onana Mvondo...

Mvondo Ebode Mala... de la tribu des Mvog Ebode est de tout son corps allongé. (*SSP*, p. 12)

(44) Mvondo Ebode Mala, nul doute se faisait proprement obéir au doigt, à l'œil, et davantage encore au coup de bouc qu'il avait léger, en face des étrangers surtout.

Mais Onana Mvondo, Onana Mvondo son fils, Onana Mvondo mon père n'a-t-il pas toujours eu de l'abattage en son temps lui aussi ?... (*SSP*, p. 23)

La mort du héros est une occasion idoine pour regrouper toute son ascendance, et même sa descendance, afin que ces derniers puissent, dans un élan de solidarité venir *pleurer* et enterrer leur fils et parent, comme le voudrait la tradition. Et étant entendu que Sakonlo est reconnu comme étant une figure emblématique dans ce village, il devient logique de mobiliser tous ceux qui de près ou de loin entretiennent des liens de parenté ou de filiation avec lui.

D'autre part, la généalogie peut apparaître comme étant une représentation que l'on se fait sur les descendants d'une lignée, afin d'en tirer fierté. Sakonlo vante les mérites, pouvoirs et bravoures de son grand-père *qui se faisait obéir au doigt, à l'œil...* ainsi que de son père (qui est d'ailleurs mort d'un excès d'amour propre en se coupant la main parce qu'il refusait l'injustice des Blancs), dont il est très fier et se revendique d'être le digne petit-fils et fils. Par conséquent il se sent plus galvanisé, car par relation de transitivité, le même sang de pouvoirs et de bravoure lui coule également dans les veines. Il trouve en cet attachement à ses aïeux, la raison pour laquelle c'est à lui, plutôt qu'à son frère, que son père aurait légué le collier et le sac protecteurs de la tradition beti.

CONCLUSION

L'étude s'est donnée pour mission principale d'examiner le contact de langues et surtout l'appropriation du français dans l'œuvre romanesque de Camille Nkoa Atenga. Il en ressort que l'auteur se sert dans ses différentes œuvres de moult procédés qui signalent la présence de plusieurs autres systèmes linguistiques aux côtés du français qui constitue sa langue d'écriture. Ainsi en a-t-il été de l'emprunt linguistique, de l'alternance et du mélange de codes, des énoncés parémiologiques, des épopées, des légendes, des contes, des récits généalogiques, des calques, etc. Ce faisant, l'intrusion de ces ethnostylèmes provenant d'autres systèmes linguistiques dans le français amène l'auteur à créer une norme endogène faite d'usages non attestés par la norme d'écriture française de référence. Ces systèmes linguistiques intrus s'identifient comme appartenant à l'anglais, puis aux langues nationales camerounaises dont le beti, langue de l'auteur ; et enfin à d'autres langues étrangères internationales. Un tel échelonnement correspond dans les faits, à l'environnement sociolinguistique dans lequel baigne le Cameroun ; où grâce aux statuts élogieux à eux conférés par les institutions étatiques glottophages, le français et l'anglais s'arrogent les positions de langues dévoreuses des langues nationales qui elles, se contentent des sollicitations substratiques dont elles font l'objet pour enrichir les langues officielles.

De la sorte, le corpus brille aussi bien par son réalisme sociolinguistique que par le ludisme de l'écrivain qui très souvent, opère des emprunts totaux ou partiels, de nécessité ou de luxe, des calques, des proverbes, des épopées, des contes, des généalogies tous catalogués dans l'aire socioculturelle camerounaise ; ceci dans l'ultime objectif de transformer son œuvre en une véritable tribune de promotion de la socioculture camerounaise. À travers cette coloration camerounaise, puis mondiale que Nkoa Atenga donne au français, il conforte également une norme syncrétique endogène caractéristique du français mésolectal et participant à un projet de revendication de co-propriété, « conséquence du la co-présence du français et des langues de souche camerounaises » (Piebop, 2014, p. 197).

RÉFÉRENCES

- Amossy, R. (2000). *L'Argumentation dans le discours*. Paris. Nathan/Her.
- Bague, J. M. (1998). Utilisation des mots étrangers dans le roman ouest-africain. *Le Français en Afrique*, Paris, Nice, p. 33-44.
- Bitja'a Kody, D. Z. (2001). Emergence et survie des langues nationales au Cameroun. *Trans*, n° 11 /2001. Internet-zeitschriftfürKulturwissenschaften-
[http : www.inst.at/trans/11Nr/kody11.htm](http://www.inst.at/trans/11Nr/kody11.htm).
- Bitja'a Kody, D. Z. (2004). *La Dynamique des langues camerounaises en contact avec le français : Approche macrosociolinguistique*. Thèse de doctorat 3^e cycle, Université de Yaoundé I.
- Bretegnier, A. (2002). Regards croisés sur l'insécurité linguistique. Bretegnier, A. et GudrunLedegen (eds), p. 7-33.
- Chevrier, J. (1984). *La Littérature nègre*. Paris. Armand Colin.
- Colin, R., (1965). *Littérature africaine d'hier et de demain*. Paris. ADEC.
- Deroy, L. (1956). *L'Emprunt linguistique*. Paris. Les Belles Lettres.
- Dictionnaire Encyclopaedia Universalis*. (1996) Paris, *Encyclopædia Universalis S.A.*, avec la collaboration d'Albin Michel.
- Dili Palaï, C. (2005). L'Esthétique de la parole dans *Le Sorcier signe et persiste*. *Lectures 3*, Yaoundé. Presses Universitaires de Yaoundé, p. 233-248.
- Dubois, J. et al., (2001). *Dictionnaire de linguistique*. Paris. Larousse-Bordas/AER.
- Eberhard, David M., Gary F. Simons, and Charles D. Fennig (eds.). *Ethnologue: Languages of the World*. Twenty-sixth edition. Dallas, Texas: SIL International. 2023. Online version: <http://www.ethnologue.com>.
- Efoua Zengue, R. (1980). *Le Français des romanciers camerounais*. Thèse de doctorat 3^e cycle, Paris, Université de Sorbonne III, Juin.
- Grutman, R. (1997), Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois, Fidès-CETUQ, Montréal.
- Guilbert, L. (1975). *La Créativité lexicale*. Paris. Librairie Larousse.
- Gumperz, J. (1982). *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*. Paris. L'Harmattan.
- Lafage, S. (1995). De la particularité lexicale à la variante géographique, une notion évolutive en contexte exolingue. *Le Régionalisme lexical*, A-S, Paris, Duculot, p. 89-109.
- Lipou, A. (2001). Normes et pratiques scripturales africaines. *Diversités culturelles et linguistiques : Quelle norme pour le français ?* Université Saint-Esprit de Kaslik, IX^e sommet de la francophonie, Beyrouth, AUF, p. 122-135.
- Mendo Ze, G. (2004). Introduction à la problématique ethnostylistique. *Langues communication*, n° 4, vol. I, p. 7-35.

- Nietzsche, F., (1990). *Par-delà le bien et le mal* (1888). Œuvres II. Paris. Robert Lafont. « Bouquin ».
- Nkoa Atenga, C. (1986). *L'Enfant de la révolte muette*. Paris. GID.
- Nkoa Atenga, C. (1992). *Betayen, je te hais*. Paris. GIDEPPE SA.
- Nkoa Atenga, C. (1996). *Kameroon, le hors-la-loi rebelle*. Yaoundé. CLE. 1996.
- Nkoa Atenga, C. (2002). *Malinda, l'Amour sur fond de rêve brisé*. Johannesburg. Sherpa.
- Nkoa Atenga, C. (2003). *Le Sorcier signe et persiste*. Johannesburg. Sherpa.
- Onguene Essono, L. M. (2003). Normes en éclats pour un français correct au Cameroun. *Quels français parlons-nous ? Langues et communication*, Revue scientifique de recherche multidisciplinaire, n° 3, vol. 1, U.Y.I., p. 6.-69.
- Piebop, C. M. G. (2006). *L'Appropriation du français dans Les Crapeauds-brousse de Tierno Monenembo*. Mémoire de Maîtrise. Université de Yaoundé I.
- Piebop, C. M. G. (2014). *Contacts de langues et appropriation du français dans l'œuvre Romanesque de Camille Nkoa Atenga*. Thèse de doctorat PhD. Université de Yaoundé I.
- Piebop, C. M. G. (2018). Langues nationales camerounaises et insécurité linguistique. *L'Insécurité linguistique dans les communautés anglophone et francophone du Cameroun*, Paris, l'Harmattan, 358 p, p. 333-356.
- Piebop, C. M. G. (2019). Correlats sociolinguistiques des emprunts anglais en Mengaka et en français. *Variations et contacts dans l'espace francophone : perspectives linguistiques littéraires et didactiques*, Revue romaine des études francophones, N° 9-10/2017-2018, p. 218-238.